

Toussaint 2020

Notre vie s'écrit entre deux mots, entre deux réalités : le don et l'appel.

Le don c'est l'Esprit Saint ; l'appel c'est celui de ce jour de la Toussaint : la sainteté.

Toute notre vie est sous le signe du don, autrement dit de quelque chose dans lequel nous ne sommes pour rien.

C'est cela qui peut paraître intolérable : comment laisser échapper sa vie ? Ne pas en avoir le commandement ?

Bien des personnes refusent les religions pour ce motif : elles ôteraient toute liberté, toute capacité à choisir sa vie. Les religions encadreraient totalement la vie de commandements et d'interdictions.

S'il en est ainsi, si nous croyons que Dieu infantilise les êtres humains, il est alors préférable, surtout moralement, de refuser la religion, et même de la combattre.

Peut-on croire en un Dieu qui tient l'humanité dans la servilité ?

Et pourtant, au-delà des religions, notons que ce que nous sommes a d'abord été donné, rien ne vient de nous.

La tentation est alors de reprendre les choses en main.

Dans son dernier livre, *Ci-gît l'amer*, la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, écrit ceci :

« C'est dur d'abandonner le rêve du plein, du soi immense, du soi apte à la satisfaction ; c'est dur d'abandonner ce rêve sans s'abandonner soi-même, sans renoncer à l'obligation du travail sur soi » p. 98.

Elle cite alors l'homme de lettres Maurice Blanchot :

« Naître, c'est, après avoir eu toutes choses, manquer soudain de toutes choses, et d'abord de l'être [...]. C'est toujours auprès du manque et de l'exigence de ce manque que se forme le pressentiment de ce qu'il sera, son histoire » Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, p. 346.

Recevoir un sacrement, c'est comprendre et accepter que nous sommes des êtres en manque, en attente.

Recevoir un sacrement, c'est d'abord reconnaître que la vie est un don, la vie n'est pas un produit, commandé sur internet, acheté sur catalogue.

Aujourd'hui, vous, les confirmands, vous demandez quelque chose, quelqu'un, qui n'est pas encore en vous, ou bien qui n'est pas encore totalement en vous : vous demandez Dieu, vous demandez son Esprit Saint.

Vous allez le recevoir bien entendu, pourtant, il faut vous gardez de penser qu'il viendrait tout remplir en vous.

Le don sera fait, mais à la manière d'un appel.

L'Esprit, Dieu, la vérité, l'amour, demeurent toujours en avant de nous.

Il n'y a rien de pire, pour un homme ou une femme qui croit en Dieu, de penser qu'il le connaît, qu'il « sait » qui est Dieu.

S'il en est ainsi, s'il « sait », il pense que tout ce que d'autres diront de Dieu, sera ou insuffisant, ou faux.

C'est le premier pas vers le fanatisme, et ensuite, vers la violence.

Lorsque l'on pense savoir qui est Dieu, on ne supporte pas que d'autres disent quelque chose d'autre de lui, pas seulement les autres religions, mais aussi au sein même de ma religion.

Dans de tels cas, ce n'est pas à Dieu que l'on est attaché, mais à ses propres convictions, à ses propres idées.

Or, Dieu se donne à nous toujours comme un appel, comme un chemin à poursuivre.

Ceci parce que, toujours, Dieu demeure le « Dieu plus grand ». Plus grand que ce que je connais de lui, plus grand que ce que je suis capable de dire de lui.

Non pas que ma foi, ma parole, ma connaissance soient fausses, erronées, mais, qui suis-je pour penser que je connaîtrais tout de Dieu ?

Heureux le cœur dans lequel il demeure de l'espace ; de l'espace pour Dieu, de l'espace pour les autres.

Et ceci est vrai de nos relations humaines, jusqu'à la plus forte, celle d'un couple, celle entre des parents et des enfants.

Même si, dans un élan d'amour, qui est beau, fort, on dit à quelqu'un : « Tu es tout pour moi ! », il ne peut jamais en être ainsi.

Dans sa dernière encyclique, *Fratelli tutti*, le pape François met en garde à ce sujet :

« L'amour authentique, à même de faire grandir, et les formes les plus nobles d'amitié résident dans des cœurs qui se laissent compléter [...]. Les groupes fermés et les couples autoréférentiels, qui constituent un "nous" contre tout le monde, sont souvent des formes idéalisées d'égoïsme et de pure auto-préservation » n° 89.

Heureux un cœur dans lequel il demeure de l'espace.

Heureuse une famille qui demeure ouverte.

Heureux un pays, heureuse une Eglise...

Un sacrement est un don, il vient de Dieu, il dépend de nous d'y demeurer ouvert.

Mais, ce qui dépend aussi de nous, c'est la réponse à l'appel, c'est le chemin vers la sainteté.

Or, Dieu seul est saint, si nous le sommes, ou plutôt si nous le devenons, c'est à la mesure où nous laissons la sainteté de Dieu se déployer en nous. Là encore, l'appel demande à nous laisser aux mains d'un autre.

L'Évangile de la fête de la Toussaint, celle de votre confirmation, nous présente ceci comme un chemin de bonheur. C'est le sens du mot « béatitudes », un mot qui vient du latin « beatus » qui veut dire « heureux ».

Comprenez là aussi que le bonheur n'est pas une plénitude, il est un appel, un chemin.

Le texte de l'Évangile en souligne la porte d'entrée.

Remarquez la rédaction du texte ; notez que tous les verbes sont conjugués au futur, il s'agit donc bien d'un appel.

Cependant, un verbe est au singulier, pas n'importe lequel, celui de la première béatitude : « Heureux les pauvres de cœur le Royaume des cieux est à eux ».

Première béatitude, en quelque sorte, la porte de toutes les autres, et c'est la béatitude du manque, du non-plein, celle de cette vertu que l'on appelle l'humilité.

Un mot qu'il s'agit bien de comprendre : l'humilité n'est pas l'humiliation, l'abaissement... ce sont des choses qui sont mauvaises, qu'il faut combattre dans la société, contre lesquelles on a le devoir de se révolter lorsqu'on en est la victime ou bien que d'autres le sont.

Non, l'humilité a à voir avec la réalité de ce que nous sommes ; le mot vient de « humus », la terre.

Et nous sommes cela, tirés de la terre, c'est le nom qui est donné au premier homme : « Adam », le « terreux ».
Et c'est dans ce « terreux » que Dieu insuffle un souffle de vie, « souffle », même mot que celui d'« esprit ».
Tel est l'être humain, fait de terre et d'esprit, citoyen de la terre et des cieux, qui reçoit la vie, et de la terre et de Dieu.

Mes amis, ne fuyons pas notre réalité.

Faute d'avoir conservé la mémoire que nous sommes de la terre, nous l'avons séparée de nous, nous avons fait d'elle un réservoir de matières premières, un réservoir dans lequel les animaux sont devenus des choses et non plus des êtres vivants.

Faute de garder mémoire que Dieu met en nous son souffle, nous nous sommes crus tout-puissants, au risque de nous découvrir impuissants.

Acceptons d'être des hommes et des femmes qui reçoivent, qui accueillent ; pour cela, ne doutons ni de Dieu ni des autres.

Dieu donne, Dieu se donne, parce qu'il nous a faits en capacité d'accueillir.

Mes amis, ayons ce bonheur, ayons cette joie, de savoir nous accepter, de savoir être heureux de qui nous sommes. Le Seigneur espère en nous, espérons aussi chacun en nous-même, ce n'est pas un péché, ce n'est pas une faiblesse, c'est le vrai courage : accueillir qui nous sommes, en en éprouver de la joie.